

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.

POUR LES ETATS-UNIS	\$12.00	\$4.00	\$3.00	\$1.00
POUR L'ETRANGER	\$15.00	\$5.00	\$4.00	\$1.50

Les abonnements se paient d'avance

**Le Numéro**  **Cinq sous**

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Hebdomadaire.

POUR LES ETATS-UNIS	\$1.00	\$1.50	\$1.00	\$1.00
POUR L'ETRANGER	\$1.50	\$2.00	\$1.50	\$1.50

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1872

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI MATIN, 5 JUILLET 1912

85ème Année

## J.-J. Rousseau à la barre.

**Discours de M. Maurice Barrès.**

J'admire l'artiste de passion et de sensibilité des "Réveries d'un promeneur solitaire," des "Confessions" et de la "Nouvelle Héloïse." L'homme lui-même, cet être de la solitude, non je ne ferai pas son procès. Du point de vue social il a eu son moment d'utilité, de bienfaisance même, quand il apportait dans une société intellectuellement à l'excès une riche effusion d'imagination et de sentiments.

Le Citoyen de Genève a eu ces jours derniers les honneurs d'une séance à la Chambre française. Des discours quasi académiques ont été prononcés contre et pour Jean-Jacques par M. Maurice Barrès dans son sens, par MM. Viviani et Guist'hau dans l'autre. Faute de pouvoir reproduire dans leur totalité les appréciations de ces orateurs, nous les résumons ici en nous excusant de leur enlever l'éclat qu'elles ont eu à la tribune de la Chambre.

des notes prises se sont mélangées, je ne savais plus l'auteur, et je me suis demandé un moment de qui sont ces phrases ? de Barrès ou de Jean-Jacques ?

"Je ferai sur moi à quelques égards, les opérations que font les physiciens sur l'air pur pour en connaître l'état journalier, l'appliqueraï le baromètre à mon âme."

**Discours de M. Viviani.**

Ni moi-même ni les républicains n'approuvons sans réserves l'œuvre littéraire et l'influence sociale de J.-J. Rousseau. L'état de nature n'est pas supérieur à l'état social : le progrès des arts ne compromet pas forcément le progrès moral et intellectuel. Je me refuse à marcher sur le chemin par lequel Rousseau nous conduit à la cité glacée dans laquelle quiconque ne respectait pas le dieu qu'il avait inventé était durement frappé.

Mais est-ce que M. Barrès connaît, dans l'ordre littéraire et philosophique, beaucoup d'hommes et beaucoup d'œuvres qui pourraient supporter la cruauté de son analyse ? Divisés par tant de querelles, sachons les oublier et nous réconcilier, ne fût-ce qu'une heure, dans l'admiration de nos grands hommes.

Lorsque nous nous retournons vers le passé nous apportons notre admiration collective à l'œuvre de grands hommes de notre histoire. Nous détournons nos regards des abominables éloges décernés par Bossuet à la révolution de l'édit de Nantes, pour les reporter sur les "Oraison funèbres." Nous oublions la réaction brutale et presque sanglante à laquelle Chateaubriand, ce fils de Rousseau, a coopéré contre les idées libérales, pour apercevoir, derrière le médiocre ministre de Louis XVIII, l'immortel écrivain. Pourquoi n'en pouvez-vous pas faire autant pour Rousseau ?

Nous voulons fêter Rousseau parce qu'il fut un génie littéraire puissant, parce qu'il a ouvert un ordre de choses nouveau, parce qu'il a, plus que Voltaire, exercé une influence décisive jusque sur la littérature allemande et russe pour d'autres raisons encore.

Auteur de Rousseau des hommes s'acharnaient à une œuvre de destruction nécessaire, mais n'apercevaient, eux, que la destruction. Lui, il a su discerner, par-dessus les ruines qui allaient s'accumuler, la cité moderne et essayer d'établir pour cette cité future une constitution. A côté de l'œuvre purement négative, il a essayé de constituer une œuvre positive, et tandis que Voltaire et Diderot ne s'attaquaient qu'aux iniquités juridiques, aux inégalités civiles, il a eu l'audace, lui, de regarder en face l'iniquité sociale.

Faut-il s'en montrer surpris ? Il conviendrait plutôt de s'étonner de la passion qui entraîne vers les sciences occultes tant de personnes de notre époque raisonneuse et pratique. Il y a maintenant autant de sorciers que jadis, seulement au lieu de les brûler vifs, notre naïveté leur fait des rentes, et toutes leurs sottises trouvent des gogos, ce qui, malgré tout, est un peu humiliant pour notre amour-propre.

Il faut reconnaître néanmoins que nous avons, sur nos pères, l'avantage de ne plus confondre certaines manifestations malsaines avec des phénomènes diaboliques. C'est ainsi que nous ne prenons pas les femmes hystériques pour des possédées, maléfiques par des prétendus sorciers qui, dans le passé, payaient de leur vie les hallucinations et les mensonges de ces malheureuses, que nous soignons dans nos maisons de santé.

Précisément, un de nos plus patients chercheurs, M. Jean Lorédan, vient d'évoquer sous nos yeux, dans toute son horreur, ce qu'il appelle un "Grand procès de sorcellerie au XVIIe siècle," l'histoire d'un prêtre de Marseille, l'abbé Gaudry, brûlé vif à Aix, pour avoir introduit six mille six cent soixante-dix démons dans le corps d'une demoiselle de bonne famille, Madeleine de Demandolx, entrée à seize ans aux Ursulines.

Cette jeune fille communiqua ses démons, c'est-à-dire son hystérie, à plusieurs de ses compagnes, bientôt en proie à de terribles crises, au cours desquelles elles accusaient messire Louis

Gaudry des pires méfaits, dont le moindre était de se rendre au sabbat chaque semaine et de célébrer la messe noire devant des bataillons de diables et d'animaux infernaux.

Nous ne manquerions pas de doucher ces pauvres créatures, et nous découvririons probablement à l'origine de ces singuliers phénomènes, quelque sentimentale histoire, un petit roman passionnel, d'où la malade et trop nerveuse Madeleine était sortie hystérique, prête à tous les mensonges, à toutes les accusations, se croyant réellement possédée, criant, hurlant, se roulant sur le sol, effrayant son entourage par ses "blasphèmes," et offrant "aux observateurs, aux inquisiteurs, cette insensibilité absolue de l'épiderme, cette sorte de paralysie locale et temporaire qui existe chez les femmes de cette espèce, et qui constituait alors une preuve de possession."

Interrogée, menacée, soumise à d'étranges exorcismes, frappée par ses compagnes, couvertes de reliques et de têtes de mort, piétinée pour ses péchés sur les marches de l'autel, comment cette infortunée ne serait-elle pas devenue tout à fait insensée ? Et ce qu'il y a de plus épouvantable, c'est que ses bourreaux, pour la plupart, étaient convaincus, qu'ils croyaient tous aux sorciers, au sabbat, et aux six mille six cent soixante-dix diables hébergés dans le corps de la jeune Madeleine de Demandolx !

Mais ceci ne suffisait pas aux inquisiteurs, aux fondateurs des Ursulines, à l'austère et pieux Guillaume du Vair, premier président du Parlement de Provence. Guérir la possédée était bien. Convaincre et punir le magicien, ce méchant prêtre Louis Gaudry, ami de Lucifer, était mieux ! En conséquence, sans autres certitudes que les divagations de quelques hallucinés, on arrêta le curé marseillais et on le mit au courant des charges qui pesaient sur lui.

Jusqu'à présent, Gaudry nous était mal connu. Les cent lignes que les grandes encyclopédies lui consacrent fourmillent d'erreurs. Avec la ténacité propre aux érudits, M. Jean Lorédan a passé des semaines et des mois dans les archives d'Aix, de Marseille, de toute la Provence, et l'on sait, grâce à lui, à quoi s'en tenir sur ce fameux sorcier-prêtre des magiciens, ayant l'enfer à ses ordres.

Homme aimable, instruit, gai, fort apprécié et même courtois de ses pénitents, bon vivant, mais de caractère faible, c'était tout le contraire d'un néromant. S'était-il rendu coupable de quelque faute avec Madeleine, étant reçu familièrement dans la famille de Demandolx ? Rien n'est moins probable. Mais, sans y songer, il a-t-il peut-être provoqué le dépit et la jalousie de cette jeune fille, impressionnable à l'excès, et l'amour caché s'est transformé en haine, avec la fureur propre aux hystériques.

Le pauvre Gaudry protesta tout d'abord de son innocence. Mais, dans l'obscurité de la prison, enchaîné, tenu au pain et à l'eau, incessamment questionné, suggestionné par les magistrats, par des capucins, il perdit la notion du vrai. Son faible esprit céda lentement, sa raison sombra à certaines heures, et, croyant lui-même à la sorcellerie et aux sorciers, il finit par convenir de tout ce qu'on lui reprochait, pris d'un délire d'aveux, se chargeant de mille crimes, allant jusqu'à se vanter de rapports intimes, obtenus diaboliquement, avec les plus grandes princesses de l'Europe !

La folle l'avait rendu fou ! Les procès verbaux déposés par M. Lorédan nous montrent que les insanités démentées par Gaudry, devenu insensé, furent généralement acceptées par la justice de Provence. Donc, après l'avoir torturé au point que tous ses membres en furent brisés, on le brûla vivant, ce qui n'empêcha pas Madeleine de Demandolx de conserver en elle deux ou trois douzaines de démons, et de rester hystérique. Par bonheur pour eux, elle ne tomba point amoureuse de ses autres confesseurs !

La lecture d'un pareil procès, dans lequel les inquisiteurs, les religieux, les juges, paraissent également aliénés, provoque un malaise profond et donne une triste idée des hommes d'il y a

trois cents ans. On se plaît à supposer que nous sommes incapables de ces monstrueuses erreurs. Au point de vue actuel, c'est possible, mais nos lumières sont encore bien faibles.

La fameuse affaire La Roncière n'est pas si loin de nous. Par bien des points, elle ressemble à celle de Gaudry, et si l'erreur des magistrats n'est pas de contéquences aussi tragiques, c'est qu'au milieu du dix-neuvième siècle on n'entendait plus de procès en sorcellerie, et qu'on ne brûlait plus personne, pas même le magicien qui se serait avisé de transformer le corps d'une jeune demoiselle de seize ans en hôtellerie démoniaque.

Cependant l'occultisme n'est pas mort. On prétend même qu'il gagne du terrain. Ce serait là un phénomène déconcertant, en apparence du moins, car il ne serait pas difficile de mettre en lumière les raisons qui entraînent tant de gens vers ce qu'on pourrait nommer un idéal à rebours.

Les troupes d'Orozco n'ont battu en retraite qu'après avoir essuyé pendant plus de douze heures le feu continu et violent de l'artillerie régulière. Celle-ci, grâce à ses pièces de campagne, a pu faire pleuvoir une grêle d'obus sur Bachimba, rendant la position intenable. L'artillerie insurgée n'a pu opposer une résistance sérieuse, en raison de la faiblesse de son matériel et du manque de munitions.

Il est probable qu'Orozco, après avoir donné l'ordre à ses troupes de se concentrer à Casas Grandes, près de la frontière américaine, se rendra lui-même à Juarez, avec quelques uns des officiers de son état-major.

Casas Grandes est située dans une région montagneuse, et il sera impossible aux fédéraux d'y trainer leur artillerie. De cette place les insurgés ont l'intention d'envahir le riche Etat de Sonora.

Orozco a donné l'ordre de retraite à deux heures du matin, après avoir tenu un conseil de guerre avec son état-major.

du matin la plupart des blessés étaient ramenés dans cette ville, où ils sont à l'heure actuelle en traitement. Ce travail terminé, on s'occupa des morts qui furent transportés dans une morgue improvisée.

Une enquête a immédiatement été ouverte pour établir les causes de la catastrophe, d'une part par les autorités de Corning, de l'autre par les agents de la compagnie.

Il semblerait résulter de cette enquête que le personnel du train No 9 avait pris toutes les précautions d'usage pour éviter un accident pendant son arrêt forcé.

La voie avait été bloquée, et des signaux rouges indiquant le stationnement du convoi. Il est difficile de s'expliquer comment l'accident a pu se produire, car la voie a cet endroit est absolument droite et il est possible d'apercevoir un train à une grande distance.

Las Vegas, Nouveau-Mexique, 4 juillet.—Jack Johnson, le pugiliste nègre qui détient le titre de champion du monde, s'est mesuré cet après-midi avec le boxeur Jim Flynn, qu'il n'a eu aucune difficulté à battre.

A la ginc reprise Flynn a été renversé par un coup de poing sur la mâchoire, et le chef de la police de Las Vegas est intervenu pour mettre fin au combat.

Memphis, 4 juillet.—Joe Mandot, le jeune pugiliste de la Nouvelle-Orléans, a battu cet après-midi le boxeur Ray Temple, de Minneapolis. Un public nombreux a assisté à cet assaut de boxe qui s'est terminé à la huitième reprise.

Los Angeles, Cal., 4 juillet.—Le combat de boxe entre Ad Wolgast, champion des poids légers, et le Mexicain José Rivera, qui a eu lieu cet après-midi à Los Angeles, a été un véritable fiasco. L'adversaire de Wolgast n'était pas de force et a fait piteusement mine en présence du champion. Le combat n'a su qu'une courte durée, au grand désappointement des milliers de spectateurs.

## Déroute des révolutionnaires mexicains.

Orozco et son armée battent en retraite vers la frontière américaine.

Mapula, Mexique, 4 juillet.—Sous le couvert de l'obscurité l'armée révolutionnaire a abandonné le camp fortifié de Bachimba, et est à l'heure actuelle concentrée à Mapula, petite localité située à 15 milles au sud de Chihuahua.

Les rebelles admettent leur défaite, mais l'attribuent au manque de munitions. Ils prendront un repos nécessaire à Mapula, puis continueront leur marche vers le nord, en s'écartant de Chihuahua, ville qui ne tardera pas à tomber entre les mains de l'armée fédérale.

Les troupes d'Orozco n'ont battu en retraite qu'après avoir essuyé pendant plus de douze heures le feu continu et violent de l'artillerie régulière. Celle-ci, grâce à ses pièces de campagne, a pu faire pleuvoir une grêle d'obus sur Bachimba, rendant la position intenable. L'artillerie insurgée n'a pu opposer une résistance sérieuse, en raison de la faiblesse de son matériel et du manque de munitions.

Il est probable qu'Orozco, après avoir donné l'ordre à ses troupes de se concentrer à Casas Grandes, près de la frontière américaine, se rendra lui-même à Juarez, avec quelques uns des officiers de son état-major.

Casas Grandes est située dans une région montagneuse, et il sera impossible aux fédéraux d'y trainer leur artillerie. De cette place les insurgés ont l'intention d'envahir le riche Etat de Sonora.

Orozco a donné l'ordre de retraite à deux heures du matin, après avoir tenu un conseil de guerre avec son état-major.

Les chefs insurgés ont unanimement reconnu que la résistance était impossible dans les circonstances et un nouveau plan de campagne a été élaboré sur le champ.

A Mapula, l'armée insurgée sera divisée en trois colonnes volantes, qui prendront des directions différentes pour se rendre à Casas Grandes.

Les rebelles sur leur passage détruiront les voies et ponts de chemins de fer et espèrent ainsi retarder l'avance de l'armée régulière. Il se sont du reste immédiatement mis à l'œuvre, et avant demain matin il ne restera pas un pont ni un rail sur la voie entre Bachimba et Chihuahua.

Du quartier général de l'armée fédérale à Bachimba, Mexique, 4 juillet.—Il y a grande réjouissance au camp de l'armée régulière et ce soir les hommes coucheront à Bachimba dans la position que les insurgés ont occupée pendant près d'un mois et qu'ils croyaient imprenable. Ce matin, à la pointe du jour, l'artillerie fédérale a recommencé le bombardement du défilé, mais ne recevant pas de réponse, le général Huerta ordonna à quelques éclaireurs de faire une reconnaissance.

Ceux-ci furent bientôt de retour en annonçant que l'ennemi avait décampé sans tambour ni trompette, pendant la nuit, abandonnant une centaine de morts et de blessés.

Suivant leur tactique favorite, les insurgés n'ont pas oublié en partant de détruire la voie ferrée, ce qui naturellement retardera l'avance de l'armée fédérale sur Chihuahua.

Los Angeles, 4 juillet.—Mme Clarence S. Darrow qui n'a jamais manqué d'assister aux sessions de la cour depuis que le procès de son mari a commencé le 15 mai, est retenue chez elle par la maladie.

On attribue son état à la tension excessive de ses nerfs les derniers jours.

La plupart des jurés ont passé la journée en famille jeudi.

Clarence Darrow est accusé d'avoir corrompu un juré.

Trois autres témoins de l'Etat vont être entendus vendredi et la défense demandée probablement un ajournement jusqu'à lundi.

Accroissement de recettes.

Chicago, 4 juillet.—On a constaté une augmentation de \$1,024,655 dans les recettes du bureau de poste de Chicago, sur celles de l'année dernière. Les recettes totales pour l'année fiscale finissant le 30 juin sont de \$20,806,095.

Retour en Amérique.

New York, 4 juillet.—Mme Frederick D. Grant et sa fille, la princesse Cantacuzène, qui étaient en Europe depuis les funérailles du général Grant, sont en route pour les Etats-Unis et arriveront à New York sur le "Kronprinz Wilhelm" au commencement de la semaine.

Une étape à Boston.

Boston, 4 juillet.—Le président Taft, en se rendant à sa résidence d'été à Beverly, où il va rester jusqu'à lundi, s'est arrêté à Boston à 8 heures ce matin et y a passé quelques instants. Son car spécial a été aigüillé à la gare du nord.

Pékin, 4 juillet.—Il est rapporté aujourd'hui, qu'un groupe de financiers de Pékin, propose de faire un prêt de \$50,000,000 au président Yuan Shi Kai sans aucune condition à l'égard de la surveillance étrangère.

## La Sorcellerie.

On m'a offert, il y a quelques jours, dit M. Jean-Frollo, dans le "Petit Parisien," de me faire assister à une grande séance de sorcellerie, au cours de laquelle devaient s'accomplir des phénomènes extraordinaires. C'est tout juste si l'on ne m'assurait pas que le diable lui-même ne dédaignerait pas de se montrer à la réunion qui, naturellement, avait été fixée au samedi, jour du sabbat. Pris par des occupations sérieuses, il me fut impossible d'accepter cette invitation, et j'ai vu depuis que le plus lamentable insuccès avait marqué cette solennité infernale.

Faut-il s'en montrer surpris ? Il conviendrait plutôt de s'étonner de la passion qui entraîne vers les sciences occultes tant de personnes de notre époque raisonneuse et pratique. Il y a maintenant autant de sorciers que jadis, seulement au lieu de les brûler vifs, notre naïveté leur fait des rentes, et toutes leurs sottises trouvent des gogos, ce qui, malgré tout, est un peu humiliant pour notre amour-propre.

Il faut reconnaître néanmoins que nous avons, sur nos pères, l'avantage de ne plus confondre certaines manifestations malsaines avec des phénomènes diaboliques. C'est ainsi que nous ne prenons pas les femmes hystériques pour des possédées, maléfiques par des prétendus sorciers qui, dans le passé, payaient de leur vie les hallucinations et les mensonges de ces malheureuses, que nous soignons dans nos maisons de santé.

Précisément, un de nos plus patients chercheurs, M. Jean Lorédan, vient d'évoquer sous nos yeux, dans toute son horreur, ce qu'il appelle un "Grand procès de sorcellerie au XVIIe siècle," l'histoire d'un prêtre de Marseille, l'abbé Gaudry, brûlé vif à Aix, pour avoir introduit six mille six cent soixante-dix démons dans le corps d'une demoiselle de bonne famille, Madeleine de Demandolx, entrée à seize ans aux Ursulines.

Cette jeune fille communiqua ses démons, c'est-à-dire son hystérie, à plusieurs de ses compagnes, bientôt en proie à de terribles crises, au cours desquelles elles accusaient messire Louis

## Discours de M. Guist'hau

ministre de l'Instruction publique.

Toutes les formes du roman personnel précédent des "Confessions." Jean-Jacques Rousseau a adoré son moi comme le seul bien qu'il possédât pleinement et dont il était sûr. Mais votre gloire, Monsieur Barrès, est faite pour un grand parti de ce que vous avez pratiqué le même genre, et c'est ce culte du moi, vous avez introduit les raffinements d'un admirable subtilité, que vous ne voyez pas dans les "Confessions" de Jean-Jacques Rousseau, qui ne regardait que son moi comme un primitif.

Et dans l'ironie : dans ce dernier roman, qui, par suite du défilé de ce que vous savez, fut pour moi un jour de recueillement et d'apaisement des livres, j'ai relu Rousseau et Maurice Barrès ;

Mais je ne saurais adhérer aux principes sociaux, politiques et pédagogiques de l'auteur du "Discours sur l'inégalité," du "Contrat social" et de "l'Emile" et de la plupart d'entre vous ne le peuvent pas non plus.

Il n'est ni utile ni fécond d'exalter l'homme qui a inventé le paradoxe de mettre la société en dehors de la nature et de dresser l'individu contre la société au nom de la nature.

Entre Kropotkine et Rousseau, il n'y a rien, et Kropotkine ne peut intellectuellement évaluer Garnier et Bonnot.

Il n'est ni utile ni fécond d'exalter au nom de l'Etat le pédagogue qui a le plus systématiquement écarté de l'enfant les influences de la famille et de la race. Le devoir de l'éducateur, c'est d'imprimer sur une personnalité qui se forme la marque de la civilisation et de déposer dans un esprit encore neuf toutes les pensées, tous les sentiments vérifiés comme les meilleurs par sa famille et sa nation.

Rousseau a posé comme un principe que l'ordre social est artificiel, que la famille ne se maintient que par des conventions ; il en déduit le droit pour chacun de nous de reconstruire la société au gré de sa fantaisie. Or la société n'est pas l'œuvre de la raison pure, ce n'est pas un contrat qui est à son origine, mais des influences autrement mystérieuses, et qui en dehors de toute raison individuelle, ont fondé et continuent de maintenir la famille et la société.

La raison arbitraire de Rousseau s' imagine qu'elle suffit pour créer une société plus saine et plus vigoureuse que celle qui a sa racine dans les profondeurs mystérieuses du temps. Quelle orgueilleuse confiance en soi ! C'est que Rousseau ignore les méthodes de la science. Il n'observe pas. Il imagine. A ses constructions purement idéologiques, nous opposons les résultats de l'esprit d'observation et d'expérimentation par l'histoire. Examen, enquête, analyse, cela s'est opposé longtemps à tradition. Mais des maîtres sont venus qui ont examiné, enquêté, analysé pour aboutir à découvrir la force bienfaisante de la tradition. Un d'eux, Auguste Comte, a résumé ce travail d'un mot : "Les vivants sont gouvernés par les morts." Les morts sont nos maîtres, nous pouvons adapter leurs volontés à la nécessité présente, nous ne pouvons ni ne devons les renier.

Rousseau est le génie de cette révolte qui nous conseille d'agir comme si nous avions tout à refaire à neuf, comme si nous n'avions jamais été civilisés. Nous refusons de le suivre.

De la part d'hommes de gouvernement, la glorification des principes de Rousseau est une manifestation sans vérité profonde. Je ne vois rien dans votre projet qui convienne à la France de 1912. Je ne proclamerai pas que Rousseau est un prophète que doit écouter notre société. Il est un grand artiste, mais limité par des bizarreries et des fautes